



ESPAGNE

L'HABITATION ANDALOUSE. — TYPE DE LA MAISON BOURGEOISE. — LA CHAMBRE. —
LE PATIO. — L'EXTÉRIEUR SUR LA RUE. — COSTUMES POPULAIRES.

(PLANCHE DOUBLE.)

1 2 3 4 5 6 7 8

Le *patio*, la cour de la maison espagnole, est, régulièrement, un espace rectangulaire environné de bâtiments; il comporte un entourage de galeries couvertes sous une toiture inclinée des quatre côtés vers le centre qui reste à ciel ouvert; au-dessous de cette couverture, on trouve fréquemment un bassin disposé pour la réception des eaux pluviales. Cette disposition est celle du *cavædium* des Latins. La toiture en *compluvium* soutenue par des colonnes, selon le mode antique, ou par des arcades, selon la pratique des Arabes, toiture procurant de l'ombre et cependant ouverte pour la libre circulation de l'air, c'est la couverture de la cour de la maison pompéienne, avec l'*area* de son atrium comme de son péristyle et leur bassin récepteur, l'*impluvium*. Le principe de cette construction issue des nécessités du climat est une tradition que les Maures ainsi que les Espagnols devaient conserver : les mêmes besoins commandaient le même aménagement. Plus on avance vers le midi de la péninsule ibérienne, et plus s'accusent, sous ce rapport, les habitudes semblables à celles des anciens qui, dans la Campanie par exemple, mettaient sous la toile l'ouverture de leur cavædium aux heures du soleil, de même qu'ils en protégeaient leurs rues étroites. Le *tendido* espagnol couvre de même le patio et la voie publique; il est enroulé le soir pour que l'on puisse jouir de la fraîcheur, ainsi qu'en usaient les Pompéiens pour lesquels les brises de la mer rendaient si délicieuse cette fraîcheur de la soirée.

Le nom du patio (*pateo*, être ouvert) qui, à lui seul, indiquerait son origine, se prête encore à de certaines interprétations qui semblent de même source, tout en appartenant en propre aux mœurs espagnoles. A la différence de l'antique maison romaine, dans laquelle une famille unique jouissait des douceurs de la cour reculée du péristyle, la cour de l'habitation chez les Espagnols de moyenne condition est ordinairement commune à des locataires différents. Les mœurs en ont fait un endroit neutre, où chacun conserve l'indépendance de son action; on peut se promener dans le patio, dit Théophile Gautier, y lire, être seul ou avec les autres; on s'y rencontre sans passer par l'ennui des visites formelles et des présentations; on finit par s'y connaître; on s'y lie selon son goût. Les dérivés du nom latin de la cour de la maison espagnole expriment les traits de son caractère. Sans compter *pace*, en temps de paix, *patiens*, qui supporte, souffre, endure, et *patior*, acquiescer, s'accommoder à l'humeur de tous, il semble que jusqu'à *pactio*, pacte, accord, traité, soient autant d'expressions à sous-entendre dans le nom générique du patio.

Cette cour méridionale comporte d'ordinaire le rez-de-chaussée et un premier étage dont les portes-fenêtres donnent sur une galerie qui en fait le tour. Théophile Gautier a laissé la description du patio d'un bel hôtel de Tolède qui est d'une valeur typique. Entouré de colonnes et d'arcades, avec un filet d'eau dans son milieu,



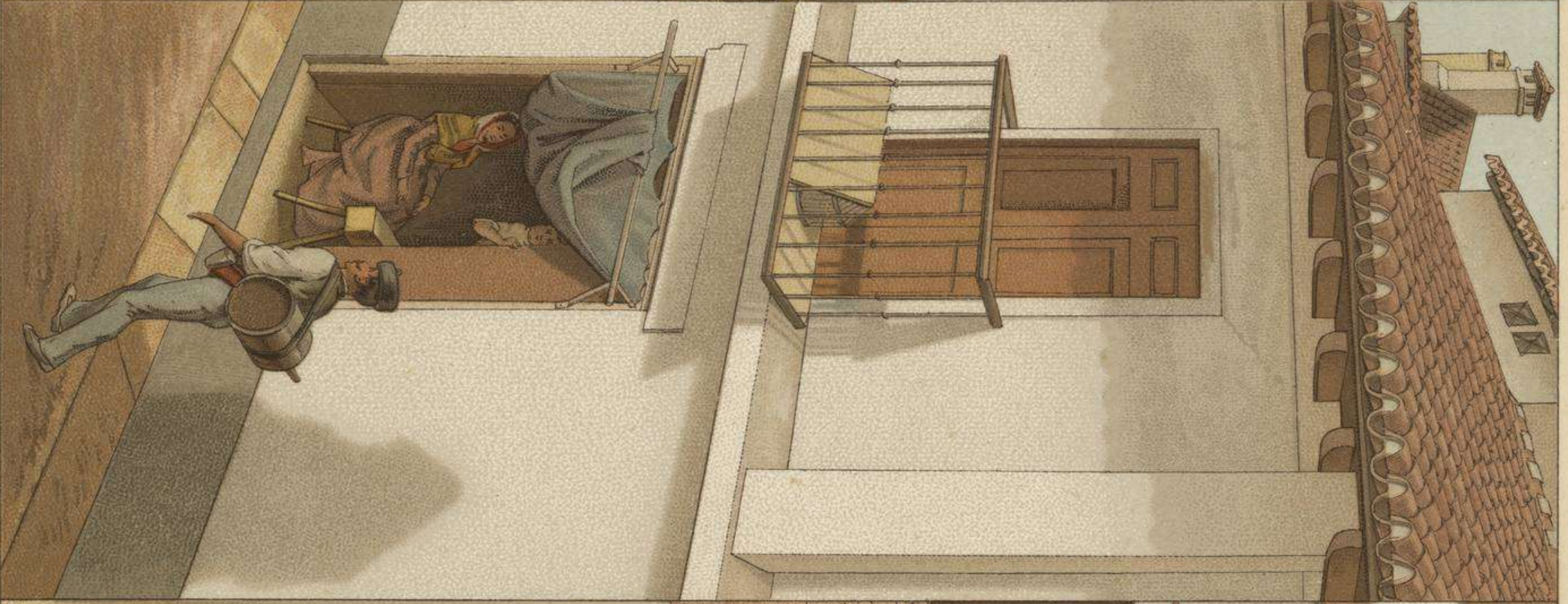
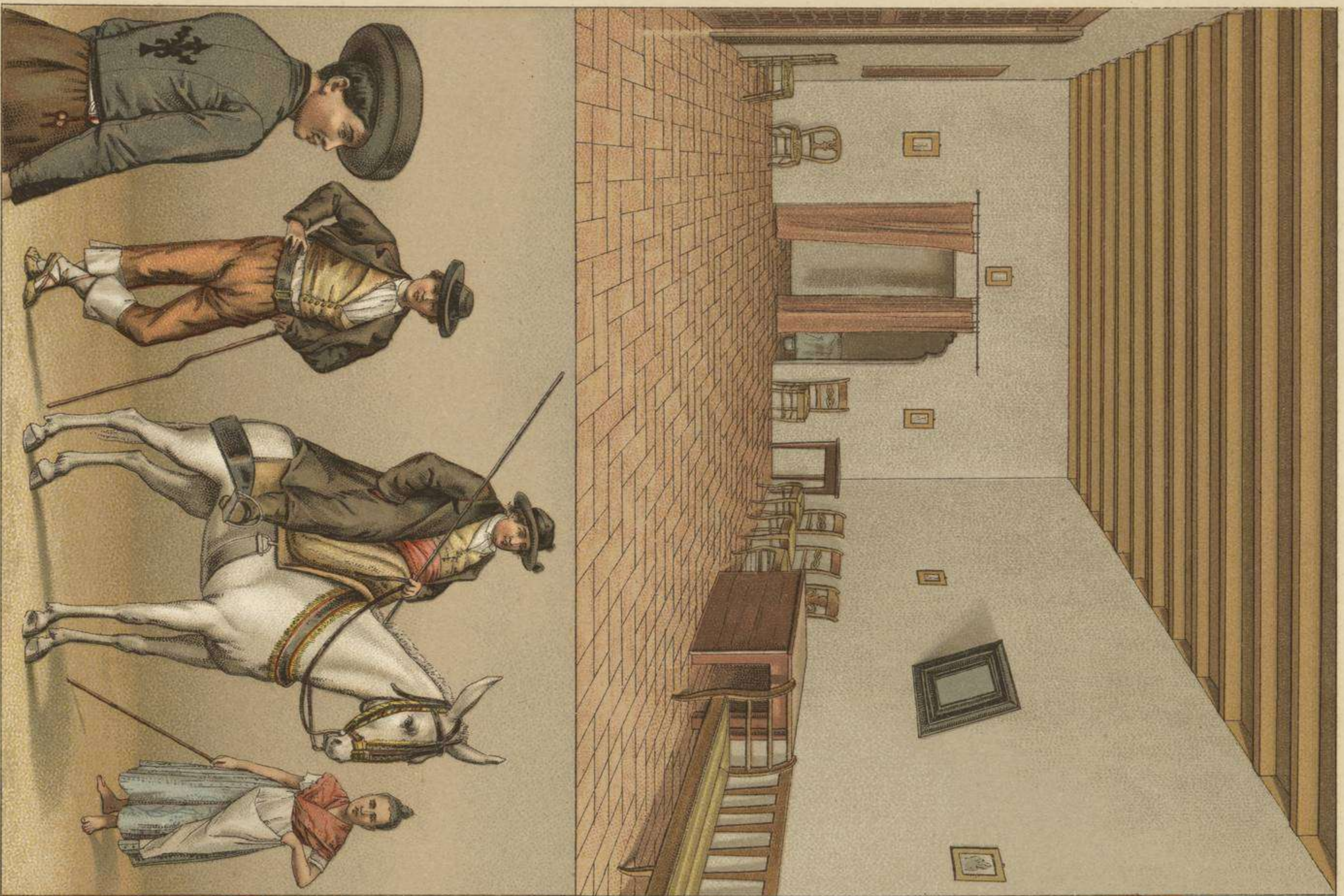
ce patio de riche maison est pavé de marbres de couleurs formant mosaïque; il est orné de puits de marbre blanc et d'auges revêtues de carreaux de faïence pour laver les verres et les jattes; la galerie supérieure, sur laquelle s'ouvrent les fenêtres et les portes des appartements, a un balcon de fer travaillé circulant tout autour. C'est ce genre de patio, enjolivé de pots de fleurs et de caisses d'orangers, qu'il appelle une *cour-salon*, que Gautier a pris plaisir à peindre; on y descend les tableaux, les chaises, les canapés, jusqu'au piano; et lorsque, comme à Grenade ou à Séville, l'agrément d'un jet d'eau ou une fontaine s'y ajoute, il n'est rien de plus délicieux. Ce qui est agréable à Madrid, où l'animation des réunions du patio est un des grands charmes de la soirée, devient indispensable dans les maisons d'Andalousie. Là, où le pavé brûle, où le fer du marteau des portes rougit, où la terre se fend comme l'émail d'un poêle trop chauffé, où le blé éclate dans l'épi sous l'averse de feu tombant du ciel, où pendant des heures le peu d'air qui arrive semble soufflé par la bouche de bronze d'un calorifère, où, principalement de midi à une, à l'heure du feu, *fuego*, comme on dit en Andalousie, chacun se renfermant chez soi pour faire la sieste, la vie est comme suspendue, les rues absolument désertes, les boutiques fermées, où pour tout l'or du monde on ne déciderait pas un marchand à se déranger pour vendre quelque chose, là enfin, conclut Gautier, où le séjour même des appartements est insupportable (on n'y entre que pour s'habiller, dîner, faire la sieste), la maison ne serait pas habitable sans la disposition architecturale du patio.

La condition de la maison d'où sont tirés les fragments représentés montre assez que le patio, la cour à ciel ouvert, avec sa galerie ombrée répondant aux chambres supérieures, est une nécessité qui s'impose à tout le monde. L'exemple d'un patio de luxueuse architecture ferait volontiers inférer que le bien-être résultant de cette disposition est un des privilèges de l'opulence. Le nôtre a pour objet de montrer que le patio entre dans l'ordonnance de toute maison méridionale de véritable caractère espagnol. Les renseignements sur les choses simples, à l'usage du plus grand nombre, ne sont cependant pas les plus communs. Ayant à opter entre le patio de la maison riche, dont le plan est facile à concevoir, et où d'ailleurs, dans ceux d'ancienne construction, les ornements sculpturaux de beau caractère, comme celles de certains chapiteaux mauresques, s'enfouissent de telle sorte sous le badigeonnage usuel qu'on les y retrouve à peine aujourd'hui, et le patio tel qu'on l'aménage chez les gens de petite condition, notre choix s'est arrêté sur un type qui se rapporte aux mœurs les plus générales.

Notre exemple provient de Grenade. Cette maison, louée en partie à des voyageurs, n'est cependant pas une de ces auberges comprises dans leur ordre hiérarchique sous les noms de *fonda*, *parador*, *posada*, *meson*, *venta* et *ventorillo*, ces singulières auberges où, pour la plupart, selon l'unanimité des voyageurs du siècle dernier, et même selon quelques-uns du nôtre, l'hôtelier accueillait l'arrivant en lui offrant une chaise, mais rien à manger; il fallait alors pour voyager être pourvu de ses vivres, ou aller soi-même chez le boucher et le boulanger, et ne pas faire de tapage, car cela, avec son prix spécifié, était ajouté sur la note.

Notre maison est une de ces *casas de pupillos* ou de *huespedes*, que M. John Lemoine indique en les recommandant, assimilées par lui, comme par M. le baron Davillier, aux pensions bourgeoises de Paris, et aux *family-houses* de Londres. On jouit dans la *casa de pupillos* de plus de familiarité, de laisser-aller que dans le nord de l'Europe. Ce n'est pas un hôtel; le nombre de pensionnaires qu'on reçoit est ordinairement limité à quelques-uns. Ces locations sont faites par d'honnêtes bourgeois, quelque veuve, une famille éprouvée par des revers de fortune, voulant tirer parti d'un appartement trop vaste pour eux. Ces maisons, fort proprement tenues, sont ordinairement peu fréquentées par les étrangers; l'accueil y est simple, presque toujours patriarcal, plein de cordialité. Elles ne s'annoncent aux passants que par un petit carré de papier blanc grand comme la main, attaché avec une ficelle à l'une des extrémités de la fenêtre ou du balcon. S'il est placé au centre, ce papier signifie qu'il y a un logement à louer.

La sécheresse propre à toute chambre d'hôtel, même dans l'agréable *casa de pupillos* à ce qu'il paraît, se révèle ici par de certaines absences qu'il importe d'indiquer en examinant l'intérieur de la pièce représentée. Carrelage en briques, selon l'usage général pour toutes les chambres, plafond en solivage apparent conservant sa couleur naturelle, murs couchés de lait de chaux, meubles en bois garnis de paille, les canapés comme les chaises, voilà pour le fond. La décoration de la muraille, uniformément badigeonnée, consiste en quelques lithographies de taille exigüe largement espacées, et un miroir de Venise dans un cadre du dix-septième siècle qui est en réalité, le seul luxe. Avec l'habitation de la famille, cette chambre à coucher, car telle est sa destination, ne conserverait pas cette sécheresse. Outre que le carrelage serait revêtu de l'une de ces nattes que l'on fait en roseau pour l'hiver, en jonc pour l'été, généralement tressés avec beaucoup de goût, les murs sur lesquels en Espagne on ne met pas de buis bénit, seraient ornés de grands rameaux en forme de palmes, tressés, nattés, tirebou-



SPAIN

Durin.lith.

ESPAÑE

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

SPANIEN

1 2 3 4 5 6 7 8

chonnés, non seulement avec beaucoup d'élégance, mais encore avec ce soin et cet amour que les meilleures gens du monde ne sauraient avoir pour la chambre banale où passe le voyageur.

Dans ces grandes chambres carrelées, où les cheminées sont fort rares, on se chauffe l'hiver avec le *brasero*, grande bassine de cuivre jaune posée sur un trépied et remplie de braise ou de petits noyaux en combustion recouverts de cendre fine qui entretiennent un feu doux.

Le lit est, pendant la journée, tenu sous le rideau; il occupe un espace des plus restreints et se trouve en une espèce de réduit disposé en retour d'angle près de la porte d'entrée. Cette exigüité rappelle celle de l'alcôve pompéienne, *zotheca*, où il n'y avait guère de place que pour la couche et dans laquelle on ne pouvait demeurer sans laisser la porte ouverte.

Le seul vestige architectural qui indique la vieille ville mauresque se trouve dans la forme et le profil de l'ouverture du fond, commune à l'entrée de la pièce et à son alcôve. Quant au mobilier dépareillé, rangé le long de la muraille, il justifie pleinement ce que dit Théophile Gautier à propos de l'abondance extraordinaire de chaises et de canapés de paille dans les habitations espagnoles, et aussi à ce qu'il ajoute en parlant du goût affreux des meubles, rappelant le goût *messidor*, le goût *pyramide*, et toutes les formes démodées du premier empire qui, selon lui, bien que l'ancienne Espagne ait en grande partie disparu, y fleurissent toujours dans leur intégrité.

La galerie supérieure du patio montre que cette partie de la maison reçoit d'autres proportions que celles d'un couloir; sa profondeur, en de certains côtés, est doublée. Il y a là une pièce recevant le plein air, s'ajoutant aux chambres d'habitation, et d'une jouissance commune; elle est pavée de larges carreaux de briques, et c'est l'endroit où, d'ordinaire, l'Espagnol de mœurs rustiques, couché sur la dure, étendu sur sa *manta*, fait sa sieste.

Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que, sous le couvert de son toit en pente qui la dégage intérieurement, cette pièce à air libre, quelle que soit sa profondeur, est toujours pourvue d'une abondante lumière; c'est à peine si sous cette toiture qui préserve de l'atteinte directe des rayons de soleil on est ce qui s'appelle dans l'ombre. La pénombre est si réellement claire sous le ciel espagnol que le peintre, habitué aux oppositions septentrionales, ne sait comment s'y prendre pour établir des plans dans sa translucidité, et c'est ce que nous disait notre ami Sabatier, qui s'y est efforcé dans son aquarelle, où, malgré sa délicatesse scrupuleuse, obligé de forcer des oppositions en réalité à peine saisissables, il a cependant réussi à le faire comprendre.

L'extérieur de la maison montre que les mêmes précautions y sont prises pour se préserver des inconvénients du soleil, en éviter l'atteinte, et cependant respirer. La toiture avancée conserve l'*imbrex* romain, la tuile courbe, bon et durable préservatif, d'une disposition heureuse pour la division et le déversement des eaux pluviales; pas de vitres échauffantes à la fenêtre, mais une porte en bois à deux battants dont le panneau supérieur s'ouvre à l'intérieur pour procurer quelque lumière; le seuil de cette porte-fenêtre s'élève d'une marche au-dessus du balcon avancé dont la plupart des maisons se trouvent pourvues. La boutique est ouverte et sous une toile tombante qu'un bâton transversal à demeure permet de tenir à quelque distance, de manière à ne pas priver de l'air extérieur. Le pied du mur est bordé de petites dalles en talus pour empêcher le déchaussement causé par la pluie et la pénétration de l'humidité. Amoureux du badigeon, les Espagnols en couvrent tous leurs murs, avec une singulière fréquence dans certaines provinces méridionales; à Séville, régulièrement, cela se renouvelle trois ou quatre fois par an. A Grenade on en varie les tons, de manière à enlever aux rues étroites, généralement tortueuses, tout aspect monotone; sans compter les crudités de la craie blanche, les maisons y sont peintes en rose tendre, en vert clair, en jaune beurre frais, enfin de toutes nuances des couleurs les plus gaies. Le seul inconvénient de cette chemise de chaux, comme l'appelle Gautier, c'est qu'elle ensevelit de plus en plus, de manière à les dérober aux investigations des antiquaires, les restes des sculptures arabes et gothiques qui ornaient les maisons anciennes. En somme, l'absence de toute teinte sombre produit un ensemble plein de vie et de gaieté. L'homme qui passe dans la rue devant la maison représentée, sur le pavé en petits cailloux que l'on trouve dans toutes les villes d'Espagne, et sur lequel, lorsqu'il est rayé, en manière de trottoirs, de bandes de pierres plates assez larges, la foule marche à la file, cet homme qui passe, c'est l'*aguador*, portant en bandoulière le baril plein d'eau fraîche, à cannelle étroite, et lançant à chaque instant son cri : *Agua! quien quiere agua!* On est grand buveur d'eau en Espagne.

Les costumes représentés proviennent de la Vieille et de la Nouvelle Castille, de l'ancienne province de la Manche et de celle de Valence.

N° 1. — Paysan des environs de Tolède.

Chapeau rond, veste de drap avec dessin passementé en velours ou en coton.

N°s 2 et 3. — Maquignon, marchand de mules, et son domestique; province de la Manche.

Les meilleures mules d'Espagne sont les castillanes et surtout celles de la Manche. Au siècle dernier, on n'y connaissait guère que les attelages de mulets, même aux carrosses. On sait qu'ils servent aussi hardiment qu'adroitement dans les montagnes, et semblent nés pour porter docilement et longtemps de gros fardeaux. Ceux de la grande espèce, provenant du croisement de l'âne avec la jument, ainsi que ceux de la petite espèce, les *bardeaux*, issus du cheval et de l'ânesse, se vendent cher; comme ils remplacent partout les chevaux de trait, que tout est transporté par des mules qu'on attelle aux chariots ou aux charrettes, et que le mulet est d'autant plus précieux qu'il passe en sûreté dans des endroits où un cheval n'ose avancer, le trafic en est naturellement considérable.

N° 4. — Petite fille de Castillon; province de Valence.

N° 5. — Arriero, charretier; même province.

N° 6. — Cultivateur de riz, à Cullera; même province.

Ces deux derniers costumes peuvent être l'objet d'une description commune, d'autant plus propre à faire ressortir leurs différences provenant de la profession, et les ressemblances tenant aux traditions locales. Ces deux hommes portent également les bas sans pied ou jambards de laine et les *alpargatas* de chanvre tressé et battu, qu'on appelle aussi *espartines*, laissant à découvert le cou-de-pied. Tous deux ont sur l'épaule la *capa de muestra*, la longue pièce de laine bariolée, rayée de couleurs vives, qu'on arrange de mille manières, et dans les coins de laquelle le Valencien serre son argent, son pain, son melon d'eau, sa *navaja*; c'est à la fois un bissac et un manteau. Tous deux enfin ont la chemise attachée au cou par un bouton double et sont ceints de la *faja* de soie ou de laine. Mais, tandis que l'arriero porte la culotte et la veste, et que sa tête enveloppée du foulard est recou-

verte du chapeau bas de forme à bords retroussés, l'autre, le cultivateur, l'homme de la terre, a conservé le caleçon de toile, les *zaraguëlles de lienzo*, qui flottent jusqu'à la hauteur des genoux, rappelant le jupon des Klephtes et provenant assurément des Maures. Ce cultivateur a un chapeau de paille haut de forme, à bords étroits et dont le caractère indique la modernité. Selon la coutume ordinaire, il ne porte que le gilet, la veste étant réservée aux jours de fête. A son cou est suspendu un scapulaire; dans sa ceinture est passé un pistolet; il est occupé à rouler une cigarette dont on sait l'usage universel en Espagne parmi les hommes. Les jours de travail, le Valencien cultivateur ne conserve guère que la chemise et le caleçon. Son visage brûlé du soleil, son regard farouche, ses bras et ses jambes couleur de bronze, et, s'il défait son mouchoir, son crâne rasé à l'orientale, et bleu comme une barbe fraîchement faite, lui donnent tout à fait l'air d'un Bédouin, dit Théophile Gautier, qui l'appelle le Kabyle européen.

N° 7. — Muletier des environs de Burgos.

Sauf les houseaux, ce costume a beaucoup de rapports avec celui de l'arriero valencien. La veste courte est du commencement du siècle. Cet homme est coiffé du chapeau en tricorne posé de face, *el tricornio*, qui est le chapeau des *estudiantes de la tuna*, de l'ancienne *tunante* de Valence. Ils l'ornaient de la cuiller de bois indispensable aux gens nomades; elle y était passée comme un plumet.

N° 8. — *Gitana*.

La population bohémienne est assez nombreuse dans la province de Murcie, mais encore plus en Andalousie. Le grand air des femmes, c'est toujours de dire la *buena ventura*, ou la *baji*, selon leur langage; elles lisent l'avenir dans les lignes de la main, ou dansent d'une manière toute particulière. Le corsage dégagé pour l'aisance des mouvements est un des caractères du costume de ces femmes auxquelles il faut toujours quelque fleur ou quelque ruban de couleur éclatante dans leur chevelure. Nombre d'entre elles ont conservé l'usage de la jupe à deux et trois volants, qu'elles restent seules à porter en Espagne.

Les trois fragments de la maison sont reproduits d'après les aquarelles de M. Sabatier.

N°s 1, 5, 6 et 8. — Documents photographiques fournis par M. Laurent.

N° 7. Dessin d'H^{le} Lecomte. N°s 2, 3 et 4. Dessins de M. Garcia.

Coloration par MM. Bastinos et Garcia.

Voir pour le texte : Tra los Montes, par Théophile Gautier, 1843. — Deux artistes en Espagne, par M. Desbarrolles, 1855. — Quelques jours en Espagne, par M. John Lemoine (Revue des deux Mondes, 5 juillet 1858.) — L'Espagne, par M. le baron Davillier, 1873. — L'Espagne, splendeurs et misères, par M. Imbert, 1875.